

pourvu que Stéphen lui rendit ses précieuses leçons et ses doux conseils en serments et en tendresses, la jeune fille croyait ne rien avoir à demander, rien à désirer en ce monde.

« La joie de Mignon ne pouvait point durer ; son bonheur allait finir aussi vite qu'un roman.

« Dans l'orgueil et dans l'ivresse du triomphe, Stéphen commença par ressembler au héros d'une de vos pièces françaises : lorsque le Joueur a séduit et enchaîné la Fortune, il dédaigne, il oublie, il raille le bel amour d'Angélique ; lorsque la Fortune le trahit et l'abandonne, il revient tout galant à la femme qui l'aime, et il se reprend à l'adorer ! Eh bien ! il en fut ainsi de la grande passion de Stéphen : quand il jouait de bonheur avec l'enthousiasme de son auditoire, adieu la beauté, l'esprit, la tendresse et le dévouement de Mignon ! Quand il pensait avoir à se plaindre du public, quand il croyait avoir perdu un peu de son admiration et de son enthousiasme, il redevenait charmant pour la jeune fille ; il la trouvait encore bien jolie, bien spirituelle, ravissante, et il l'adorait !

« Stéphen s'imaginait bientôt qu'il n'avait plus besoin d'emprunter quelque chose de méridien au goût, aux leçons, aux baisers, à la voix et au cœur de Mignon. Il finit par ne plus voir en elle qu'une pauvre fille qui était bien à plaindre, une maîtresse fidèle qui avait bien de l'amour, une amie dévouée qui avait bien de la résignation !

« Stéphen se plaisait à vivre dans le monde de la galanterie fardée, dans le royaume équivoque des coquises. Mignon avait un grand tort aux yeux de l'artiste : elle n'était pas une comédienne ; elle ne recevait à ses pieds ni amants, ni flatteurs, ni esclaves, ni poètes ; elle ne portait point sur sa tête une couronne de fleurs fanées, et ses gracieux vêtements n'étaient point des oripeaux de théâtre ; elle avait la figure rose sans avoir besoin de la peindre, des mains blanches sans avoir besoin de les blanchir, l'haleine douce sans avoir besoin de la parfumer ; non, elle n'était pas une comédienne : elle se contentait d'être une femme ! Mignon ne songea point à se plaindre, à se désoler : elle se condamna peut-être à se laisser mourir le plus tôt possible sans se tuer.

IV

« La santé de la jeune fille s'altérait chaque jour, et d'une façon alarmante pour tout le monde, excepté peut-être pour Stéphen. Mignon s'efforçait en vain de lutter contre la souffrance, contre la faiblesse, et un soir elle tomba presque mourante dans les bras de son médecin.

« Quand elle revint à elle, bien avant dans la nuit, pâle, méconnaissable, sans mouvement et sans voix, Mignon aperçut au chevet de son lit, au dessus de sa tête, Stéphen qui se penchait tristement vers la jeune malade, comme pour lui parler à voix basse, sans doute pour la plaindre et la consoler. Elle le remercia de sa visite, de son doux regard, de sa tristesse, avec un sourire, avec un soupir et avec une larme.

— Chère Mignon, lui dit Stéphen, Dieu lui-même a voulu me punir et vous venger !

— Dieu m'a vengée ! murmura Mignon.

— On ! désormais, c'en est fait de ma gloire et de ma fortune ! Le jour où j'ai commencé à vous oublier, à vous trahir, chère Mignon, j'ai ressenti le premier effet de la colère divine !

— Qu'est ce donc, Stéphen ?

— Je ne chanterai plus jamais, Mignon !

— Vous chanterez encore ! s'écria la jeune malade ; vous chanterez... s'il vous plaît de m'aimer et de m'obéir... écoutez-moi :

« Stéphen s'agenouilla.

— Je n'ai plus de force, je n'ai plus de mémoire, je vous vois à peine... et je sens que je ne tarderai pas à mourir ! Eh bien ! ami, à l'heure, à la minute de ma mort, cette nuit, sans doute, vous viendrez tout doucement jusqu'au chevet de mon lit : vous pencherez votre front sur le visage de celle qui vous a tant aimé ; vous devinerez, au trouble de mes regards, à la pâleur de ma figure, à l'agitation de mes traits, que le dernier souffle va s'échapper de mes lèvres !... alors, ami, vous m'embrasserez dans une étreinte suprême ; votre bouche se posera sur la mienne ; vous sentirez que j'expire... et votre dernier

baiser recueillera le cœur de Mignon !... Si vous daignez le bien garder tout près de votre, pour l'écouter encore, vous retrouverez ce que vous aviez naguère, la voix, l'éclat, le sentiment et la passion d'un artiste inspiré ! Mon bien-aimé, tu vas recevoir dans ton cœur le cœur amoureux de Mignon : mon cœur vivra dans toi, Stéphen ! pourvu qu'il ne soit avili ni par tes actions, ni par tes pensées, ni par tes paroles, mon cœur souffrira dans ta voix des notes admirables, des trésors de mélodie et de poésie ; pourvu qu'il te souvienne de la pauvre fille que tu as adorée, le cœur de Mignon te sera fidèle et te portera bonheur !

« Quelques heures après cette scène, la jeune fille vivait encore... mais elle allait mourir : Stéphen lui donna un long et douloureux baiser ; elle exhala son dernier soupir, et le cœur de Mignon passa dans le cœur de l'artiste.

« Deux ou trois jours après la mort de Mignon, Stéphen se hasarda, bon gré mal gré, dans la chambre de la jeune fille. L'aspect de cette triste chambre inspira au pauvre artiste de singulières idées, des regrets bien amoureux ; des enfantillages de sentiment, qui tenaient de l'ivresse ou de la folie. Il touchait un à un, douloureusement, délicieusement peut-être, des chiffons, des livres, des papiers, des riens qui avaient appartenu à sa maîtresse ! Il baisait la trace de ses petits pieds, tout le long du tapis ; il répétait devant un fantôme des mots de tendresse qu'il avait dits si tendrement à une femme ! il caressait la tête de Mignon sur un oreiller qui ne portait plus cette jolie tête ! il babilait avec des fleurs toutes nouvelles que Mignon n'avait pas eu le temps de cueillir ! il écoutait le chant de quelques oiseaux, qui avaient bien souvent chanté pour elle ! il regardait l'horizon qu'elle avait contemplé tant de fois, les étoiles qu'elle avait admirées sans doute, et les beaux nuages qu'elle avait vu passer dans le ciel ! Mignon devait être contente là haut, bien heureuse et bien fière : on la regrettait, on la pleurait, on l'aimait encore.

« Il sembla tout à coup à Stéphen qu'une voix mystérieuse, aussi douce que la voix de sa maîtresse, lui disait bien bas à l'oreille : — Tu peux chanter... Dieu te pardonne, et je t'inspire... chante !

« Stéphen essuya ses larmes. Il alla s'asseoir devant le piano de Mignon. Il préluda d'une main tremblante, les yeux à demi tournés vers le ciel où il espérait d'entrevoir une femme bien-aimée ; il essaya de chanter... Et soudain, ô miracle !... il chanta d'une voix qui lui rappelait ses plus belles inspirations, le *Mio tesoro* qu'il avait si bien chanté autrefois, en pleurant aux pieds de sa maîtresse ! C'était le cœur de Mignon, un cœur amoureux, qui chantaient encore avec Stéphen.

« Depuis ce moment-là, Stéphen ne chanta jamais sur un théâtre sans penser à Mignon, il avait aimé sa personne : il adora son souvenir, et cette adoration de sa mémoire porta bonheur à son talent. »

V

Le naïf conteur de cette histoire ajouta philosophiquement : « La douce moralité de ce petit drame amoureux n'est elle pas bien engageante, je vous le demande ! Est-ce que la secrète pensée de ce récit ne s'adresse pas à tous ceux qui vivent par l'imagination et par l'esprit ! A un artiste, à un poète, à un écrivain, il faut l'inspiration d'une femme qu'il aime ou le souvenir d'une femme qu'il ait aimée, — le cœur de Mignon ! »

Le vin du Rhin l'avait peut-être enivré.

LOUIS LURINE.

AVIS IMPORTANT

La rédaction répond à toute demande de renseignements contre un timbre pour la réponse.

Chaque ouvrage dont il sera envoyé deux exemplaires à la rédaction sera annoncé et analysé s'il y a lieu.

L'échange sera fait avec toutes publications scientifiques et littéraires adressées au siège de la rédaction.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.